

Séminaire « Raison(s) pratique(s) »

Organisé par Élodie Djordjevic, Jean-François Kervégan, Jamila Mascot et Sabina Tortorella,
avec le soutien de l'Institut des sciences juridique et philosophique de la Sorbonne (UMR 8103)
et de la Maison Heinrich Heine

<http://nosphi.univ-paris1.fr/groupes/SeminaireRaison-sPratique-s.htm>

Programme 2017-2018

Lundi 12 février 2018, 17h-19h, Salle de lecture de NoSoPhi* :

Olivier TINLAND (Université Montpellier 3) : « L'absence de la philosophie morale et politique anglaise dans la philosophie hégélienne : symptômes, diagnostic et causes ».

Lundi 19 mars 2018, 17h-19h, Salle de lecture de NoSoPhi* :

Italo TESTA (Université de Parme), « L'action habituelle et les conditions naturelles de l'*agency* ».

Lundi 9 avril 2018, 17h-19h, Salle de lecture de NoSoPhi* :

Gilles MARMASSE (Université de Poitiers), « Pourquoi obéissons-nous aux normes publiques ? Une lecture de *Droit et démocratie* de Jürgen Habermas ».

Lundi 14 mai 2018, 17h-19h, **Centre Panthéon, salle 11** :

Fiorinda LI VIGNI (Istituto Italiano per gli Studi Filosofici, Naples), « Pour une philosophie du travail : Hegel à Iéna ».

Lundi 11 juin 2018, 19h30-21h30, **Maison H. Heine**** : **Séance annulée**

Rainer FORST (Goethe Universität, Francfort), « Noumenale Entfremdung. Rousseau, Kant und Marx über die Dialektik der Selbstbestimmung »

La conférence sera donnée en langue allemande et un dispositif de traduction simultanée est prévu pour cette séance.

* Centre Sorbonne, escalier K, 2e étage, salle G 615 bis

** Cité internationale universitaire de Paris – 27 C, Boulevard Jourdan F – 75014 Paris

Argumentaire

Le vocabulaire de la norme et de la normativité connaît aujourd'hui une faveur croissante. Plus avant, par delà le simple usage de termes d'ailleurs susceptibles de recevoir des acceptions fort distinctes, les enjeux et interrogations soulevés par la normativité, son statut, la manière dont il faut la comprendre et dont elle peut s'effectuer, sont massivement présents, notamment dans le champ académique et les différentes disciplines qui le composent, notamment dans les domaines du droit, de la philosophie, des sciences humaines et sociales.

Dans ce contexte, certains auteurs de la philosophie classique allemande ont fait l'objet d'un intérêt renouvelé et l'on connaît, à cet égard, la fortune de la philosophie habermassienne, dans la reprise et les transformations qu'elle opère avec la pensée kantienne. De même, l'idéalisme allemand a connu, à partir de la fin des années 1970, une certaine renaissance dans le cadre du projet de la *Rehabilitierung der praktischen Philosophie*. Depuis plusieurs décennies, la fécondité de la pensée hégélienne a été mise en lumière, notamment s'agissant des enjeux soulevés par les questions attenantes à la normativité pratique. Grâce aux travaux de L. Siep et d'A. Honneth – et d'A. Kojève avant eux –, le thème de la reconnaissance s'est ainsi imposé au cœur des débats contemporains en philosophie politique, sociale et du droit, inaugurant à l'échelle internationale une voie de réflexion riche et fructueuse (Ch. Taylor, J. Habermas, A. Honneth, N. Fraser, P. Markell, F. Neuhauser, E. Renault, F. Fischbach, J.-Ph. Deranty). Longtemps rejetée par la philosophie dite "analytique", la philosophie hégélienne – et singulièrement sa "philosophie pratique" – est en outre désormais régulièrement convoquée par des auteurs issus de cette tradition comme une pensée d'intérêt pour penser le droit, les rapports sociaux, le monde social et la normativité qui y est à l'œuvre. Ainsi a-t-on pu parler d'un « *Hegel Revival* » (P. Redding) qui a notamment conduit à déceler une théorie de l'« agentivité » (*agency*) chez le philosophe sans doute le plus connu de l'idéalisme allemand, duquel on propose d'ailleurs volontiers des lectures « pragmatistes » (R. Pippin, T. Pinkard). S'il s'agit là d'usages, comme d'ailleurs de méthodes d'interprétation et de lecture, très différents, il semble toutefois que ces divers recours soulignent la fécondité que la contemporanéité reconnaît à la philosophie de Kant et des auteurs de l'idéalisme allemand pour penser des objets qui n'étaient pas toujours immédiatement les leurs, par delà, donc, le travail exégétique ou historique qui peut être fait sur ces pensées.

Toutefois, ces recours à certains aspects de la philosophie pratique kantienne et/ou des philosophes de l'idéalisme allemand ne vont la plupart du temps pas sans une certaine renonciation – voire un abandon et un rejet radical – de la conception de la raison qui semble pourtant au cœur de ces pensées et, peut-être, du tournant philosophique qu'elles constituent : celle d'une raison qui, comprise comme faculté de l'universel, a fondamentalement une vocation pratique. Si l'on peut en effet tenir que l'idée d'un primat de la raison pratique est l'un des traits qui caractérise les pensées qui, assumant le tournant critique kantien, peuvent être regroupées sous le nom d'« idéalisme allemand », c'est précisément les thèses les plus fortes sur la raison et la rationalité qui semblent être mises de côté par beaucoup des « réactualisations » contemporaines qui en sont faites, soit que la raison alors mobilisée soit jugée métaphysiquement trop « lourde », soit que l'histoire du dernier siècle ait conduit à la remise en cause d'un certain optimisme ou d'une certaine idée du progrès attachés à la conception de la raison liée à l'*Aufklärung*. C'est ainsi à un scepticisme de la raison que semble conduire dans son mouvement le tournant post-métaphysique, de telle sorte encore qu'on a pu dire de la raison moderne qu'elle connaissait une véritable « crise ». De cette « crise », il s'agit de mesurer les conséquences s'agissant de la pratique elle-même comme de sa saisie rationnelle. Se confronter à cette crise, est-ce nécessairement renoncer à la raison en un sens plein, c'est-à-dire une raison qui ne soit précisément pas réductible aux raisons (de l'agent) sur lesquelles semble essentiellement se concentrer, notamment, la philosophie contemporaine de l'action ? La crise de la raison moderne doit-elle conduire à reléguer la saisie de la pratique et la position de sa critique à de simples raisons, toujours ultimement particulières ? Autrement dit conduit-elle à renoncer, en matière pratique, à l'exigence de l'universel : de renoncer à quelque chose comme une *raison* pratique à la faveur de simples raisons ? Serions-nous alors acculés à l'alternative dont les deux branches seraient constituées, s'agissant des normes, au fait de les reléguer à l'irrationnel ou bien de les faire dépendre d'un simple espace logique des raisons ?

Mais s'il est vrai que la crise est ce qui doit conduire à « revenir aux questions elles-mêmes et requiert de nous des réponses » (H. Arendt), ne faut-il pas plutôt voir en celle que connaîtrait la raison une invitation à reprendre les investigations sur cette raison elle-même et sur la conception que, dans son lien intime avec la pratique, les penseurs de l'idéalisme allemand ont pu en proposer ? En effet, en rejetant, sans plus de procès, la conception de la raison telle que la détermine, à la suite de Kant, l'idéalisme allemand et à laquelle semblent au moins pour part liées ses thèses pratiques les plus fortes, ne renonce-t-on pas par là même à ce qui en constitue peut-être la grande fécondité pour notre contemporanéité, dans la mesure où de cette raison procéderait à la fois les moyens de la critique, de l'action et de transformation du réel ? Ne peut-on plus sans absurdité se revendiquer, pour paraphraser et en renversant Gramsci, de l'optimisme de la raison pratique ?

Tels sont certains des enjeux et questions que le séminaire « Raison(s) pratique(s) » souhaiterait aborder, en faisant dialoguer des traditions possiblement distinctes, mais qui semblent toutefois animées par des problèmes et des enjeux sans doute moins éloignés qu'ils ne peuvent d'abord paraître.